

sommes mariés; dites-moi si je vous ai donné quelque juste motif de mécontentement... Je n'ai peut-être pas eu avec vous les soins attentifs d'un amoureux de vingt-cinq ans, mais je vous aimais. Je vous voyais avec plaisir libre et maîtresse chez vous, dirigeant l'intérieur de notre maison, ayant à vos ordres des serviteurs respectueux et dévoués. Je venais avec confiance prendre vos conseils, je vous faisais part de mes projets, de mes espérances. Il y avait, croyez-moi, une grande douceur dans cette tendresse, un peu muette peut-être, mais très vive. Le soin que je mettais à la prospérité de notre fortune venait tout entier de l'espérance que vous en jouissiez avec moi.

—Mais, interrompit Mme de Forcadoc, vous vous entendez à merveille aux discours pathétiques! Continuez.

—N'étais-je pas en droit de penser que vous auriez avec moi la même confiance et que vous m'auriez parlé de ce qui aurait manqué à votre bonheur?

—Voilà que vous m'accusez d'avoir manqué de confiance; en quoi, dites-moi, en ai-je manqué? Mais, ajouta Armande, en s'apercevant que la voiture était loin sur la grande route et que déjà ils avaient perdu de vue le village et le château de Kermador, mais où donc allons-nous?

—Ne vous inquiétez pas, dit M. de Forcadoc.

—Mais le jour avance; comment ferons-nous pour revenir?

—Ne vous inquiétez pas.

—Bien, je ne m'inquiète pas.

—Donc, ma chère Armande, je veux vous remettre en mémoire que mon affection a été sérieuse et sincère, très confiante et très noble, sinon très expansive.

—Ça, c'est vrai, pas expansivé!

—Pardonnez-le-moi! Dans la vie commune et intime des époux, il y a tant de choses qui révèlent l'affection, que souvent le langage est moindre que les actes. Les affections douteuses, fragiles ou compromises ont besoin de discours et en font, mais non celles qui se révèlent à chaque heure du jour... Les soins que naguère encore vous preniez de ma personne suffisaient à me persuader que votre cœur m'appartenait, et pour qui aurait su voir, ma conduite renfermait des preuves d'un attachement très profond pour vous.

—Peut-être; mais il me semble que nous touchons à Quimperlé? La surprise que vous me réserviez était-elle de me faire souper chez ma mère? Vous savez que je ne puis la souffrir! Elle est tombée dans une dévotion ridicule qui, à mon sens, rapetisse la religion et lui fait grand tort.

—Nous allons en effet chez votre mère, ou plutôt nous y sommes, ajouta M. de Forcadoc.

La voiture, en effet, venait de s'arrêter devant une maison triste et noire, basse et masquée par des tilleuls.

M. de Forcadoc descendit et tendit la main à sa

femme. Son visage, un peu pâle, avait pris une fermeté sévère qui intimida Armande.

Mme de Caudidec, la mère de Mme de Forcadoc, avertie par le bruit de la voiture, parut sur le seuil de la porte et fut frappée de la pâleur de son gendre. Avant même d'embrasser sa fille, elle lui dit:

—Vous souffrez?

—Oui, dit M. de Forcadoc.

Puis ils entrèrent tous trois.

Et M. de Forcadoc présenta sa femme à sa mère en disant:

—Madame, voici votre fille, je vous la rends. Elle n'est point heureuse chez moi.

A ces mots, Armande pâlit et s'appuya au montant de la cheminée.

—Monsieur, s'écria Mme de Caudidec, songez que vous êtes marié. Expliquez-vous.

—Voici, madame. Il y a un mois environ qu'Armande me dit avoir reçu d'une tante habitant la Gascogne une lettre d'invitation de l'aller voir. Je ne vis point la lettre, pourquoi faire? Armande avait depuis longtemps envie de faire un voyage: l'occasion était belle et elle partit.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de cette même tante, qui, malade, engageait sa nièce, votre fille, à se rendre en hâte près d'elle. Elle aurait dû y être et ceci m'étonna. D'un autre côté, certains bruits, qui me parurent absurdes, étaient venus à ma connaissance. Le comte de Mons était parti pour Paris... Enfin c'était absurde... Mais je voulus voir. Mme de Mons, sans s'en douter, me fournit l'adresse de son mari. Je suis allé à Paris, et j'ai vu ce que je ne croyais jamais voir.

Madame votre fille m'annonça son retour en me parlant de la bonne santé de sa tante, laquelle est morte depuis trois semaines. J'ai reçu du notaire de l'endroit avis de cet événement...

A cet endroit du récit de M. de Forcadoc, Armande s'écria:

—Lâche, vous m'avez espionnée!

—Et continua M. de Forcadoc, Armande est légitimement universelle.

—Je vous dis que vous êtes un lâche, s'écria Armande, et que vous m'insultez.

—J'espère que vous apprécierez plus justement ma conduite que ne le fait Armande, continua M. de Forcadoc. Je viens, Madame, en rappelant à Armande mon affection pour elle, d'essayer si quelque chose pouvait émouvoir son cœur. Je n'ai rien trouvé, ni tendresse, ni regret.

—Ah! s'écria Mme de Caudidec, c'est un grand malheur, monsieur.

—Je le crois, madame; mais Armande ne peut rester près de moi.

—Mais M. de Mons? Qu'allez-vous faire?

—Absolument rien, madame, dit M. de Forcadoc; absolument rien. Je vous ramène votre fille, je ferme-